



Irène MARCOVICI

Enseignante-chercheuse

Parlez-nous de votre métier

Je suis enseignante-chercheuse en mathématiques, officiellement mon titre c'est maîtresse de conférences. Je fais de la recherche fondamentale dans le domaine des probabilités dites discrètes, à l'interface avec l'informatique et la physique. Actuellement, je co-encadre deux doctorants, ce sont un peu des apprentis enseignants-chercheurs. D'autre part, j'enseigne les mathématiques à l'université à différents niveaux.

Pour moi, faire des maths n'est pas une activité solitaire. D'ailleurs, la plupart des articles que j'ai écrits, je les ai co-écrits avec des collègues. L'important dans mon activité de recherche, c'est que ce soit une activité partagée. Et il y a les moments où on a un petit déclic, on a l'impression de comprendre quelque chose après avoir tourné autour pendant un certain temps. Ces moments-là sont très gratifiants, mais rares au quotidien. Et puis ... je prends le café avec les collègues, c'est important aussi. Il y a autre chose d'appréciable, c'est qu'on est libre de s'organiser comme on veut en ce qui concerne la recherche.

Quel a été votre parcours ?

J'aimais vraiment bien les maths au sens « résoudre des exercices », réfléchir par moi-même, me poser des questions qu'on ne posait pas forcément. Après, il faut dire aussi que les mathématiques, c'est assez valorisé dans les cursus. Quand on est bonne en maths, en général, les profs nous encouragent à poursuivre des études scientifiques. J'avais vraiment le goût pour ça, donc assez naturellement, je me suis dirigée vers des études scientifiques et j'ai continué à y trouver des satisfactions. Après le bac, j'ai fait deux années de classes préparatoires et à l'issue de ces deux années, j'ai été reçue à l'École normale supérieure de Lyon (ENS), qui forme spécifiquement aux métiers de la recherche et de l'enseignement. J'étais donc bien préparée pour faire une thèse en mathématiques. Quand j'étais en thèse, j'ai participé à beaucoup de conférences, je suis partie à l'étranger pour des séjours de recherche et c'est quelque chose que j'appréciais vraiment : de voyager beaucoup et rencontrer plein de gens.

Avez-vous rencontré des difficultés ?

Je n'ai pas vraiment rencontré d'obstacles. Ce que je peux dire, c'est qu'on était très peu de femmes en classe préparatoire et par la suite. Je pense que ça m'a amenée à douter davantage de moi, à me demander si j'avais ma place là où j'étais. Donc même si je n'ai pas été confrontée à des discriminations, j'ai davantage douté de moi du fait qu'on était très peu de femmes. Et encore aujourd'hui, il est possible que le fait de se retrouver régulièrement la seule femme dans une assemblée de vingt hommes, amène à se poser plus de questions que les autres.

Je suis intimement convaincue que j'ai ma place dans le domaine. Il peut aussi y avoir des avantages : les gens voient plus facilement mon nom. Il se trouve que, dans mon université, l'équipe de probabilités et statistiques est l'une des équipes où il y a le plus de femmes. Mais à l'échelle du laboratoire, on est peu nombreuses. Et plus on progresse dans la hiérarchie, moins il y a de femmes : au niveau professeure des universités, le grade au-dessus de maîtresse de conférences, la proportion de femmes est très faible.

Auriez-vous des conseils à donner aux jeunes ?

Mon conseil principal, serait de ne pas se juger soi-même. Je pense qu'on est très mauvais juge de soi-même et donc laisser le choix aux autorités compétentes, c'est à dire à nos enseignants, au jury du concours, de décider si on mérite d'aller dans la classe supérieure, d'aller dans telle école.

Il faut aussi essayer de viser le mieux, le plus haut possible parmi tout ce qu'on voudrait. Et on voit si ça marche ou pas. On essaie, sans décider à l'avance si ce n'est pas fait pour nous parce que souvent, on est mal placée pour savoir si on a notre place quelque part.